L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux: No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 4 JANVIER 1885.

Causerie du dimanche.

Les grincheux—gent prolifique et éternelle, s'il en est — les grincheux sont à l'œuvre. Ecoutez les, si vous leur accordez assez d'importance pour vous y arrêter un instant, ils déversent leur mauvaise humeur sur notre Exposition. Ce ne sont que commérages, que redites de commérages qui vont rinforzando. Sans cesse revient ce trait dominant de leur taquine nature: le besoin de condamner, ou tout au moins, de ne louer qu'avec de rrinneuses réserves tout ce qui n'appartient pas à leur clocher. Ceux-là voudraient que tout et tous fussent taillés sur le même patron. Vous voyez d'ici quel charme aurait cette monotonie; quels agréments pour ceux qui n'aimeraient pas le *la* éternellement répété des *Saltimbanques*.

Donc, laissons dire les maîtres grincheux; laissons-les diriger leurs attentats puérils et valses contre notre World's Fair. Tentative du serpent sur la lime; elle y useront leurs dents, ils y défricheront leurs mâchoires.

L'Exposition n'est pas prête, cela est vrai. Quoique le Conseil de Direction ait disposé de chaque mètre du terrain en faveur des Exposants, les Exhibitions ne sont point en place; quelques-unes seulement émergent du fouillis de caisses et de ballots qui attendent qu'on les éventre. A qui la faute? Certainement pas aux Directeurs qui, dans l'œuvre à eux confiée, ont achevé presque des miracles.

Ce n'est point ici le lieu de rechercher les causes de ce retard; l'enquête me mènerait trop loin et ne servirait de rien.

Pourquoi, comment s'étonner d'ailleurs? C'est là l'histoire de toutes les Expositions: Londres, Paris, Vienne, Philadelphie, Louisville, Boston, St. Louis, Turin.

Dans aucune d'elles l'on n'a pu être prêt à la date fixée, et dans toutes l'on s'est peu inquiété des grincheux; mauvaise herbe poussant partout; *ceci*, dirait-on en langue de notre terroir.

Retard n'est pas innocuité.

D'ailleurs déjà la nôtre prouve qu'elle renferme bien des trésors; les détails quotidiens qu'en publie avec soin l'*Abeille* l'attestent surabondamment.

Le partie artistique dont votre serviteur a charge ici, sera vraisemblablement sinon la moins intéressante, du moins d'une importance secondaire au sein de notre Exposition. Elle a été, il est vrai, relativement négligée; une maladresse commise par notre Congrès, ou plutôt un malentendu a détourné l'envoi d'œuvres qui, sans nul doute, nous eussent été adressées de France et d'autre part, en des circonstances différentes.

Aucun pays d'Europe, sauf la Belgique peut-être, n'a pris de mesures générales, officielles, pour se faire représenter ici artistiquement, et ces riches sources nous manquant à nous, qui en fait d'art sommes d'humbles débutants, on comprend aisément que là sera le côté faible du "World's Fair."

Néanmoins dès que l'art aura sa galerie disposée, complétée et quelle qu'en soit l'importance, je me mettrai à l'œuvre, et dirai périodiquement à nos lecteurs ce qu'elle renfermera, ce qui y sera digne d'attention. Parfois aussi j'aurai à vous parler de ce qui est industrie, pour puisque c'est l'un des caractères du jour que l'art se mêle, se marie à l'industrie, et le porte à des hauteurs inconnues jusque là.

Et puisque j'ai parlé d'art, écrivons que la Nouvelle-Orléans possède en ce moment un peintre espagnol, M. Leon Y. Escosura, artiste qui, durant un séjour de vingt-cinq ans à Paris, y a conquis un beau nom.

Conquête légitime, due à un talent de haute volée, à un sentiment artistique des plus fins, à un esprit éclectique, à la fréquentation des maîtres de toutes les écoles, à un tact réel dans l'observation, à un savoir solide qu'enrichissent chaque jour une étude persévérante, l'intelligence de la nature, la sureté et la promptitude du coup d'œil.

En dehors de Paris, le nom de M. Leon y Escosura est fort connu, estimé à Madrid, Londres, New-York. Dans les principales galeries on y retrouve de ses productions: tableaux de chevalet, épisodes d'histoire ou de mœurs, remarqués toujours et par tous. M. Vanderbilt en possède bon nombre.

Ses toiles, d'ailleurs, sont haut cotées. Artiste dans toute la poésie du mot,—son délicieux atelier parisien seul en témoignerait—l'argent n'est pas son objectif; il ne lui sacrifierait rien de sa dignité artistique; il a le respect profond de l'art et de lui-même.

Mais enfin il a l'heur de vivre à une époque où le monde entier donne fête à l'art, fête continuelle, sous quelque forme qu'il se manifeste. Les peintres ont pris la succession de Danaé; c'est chez eux que maintenant les Jupiters de la finance s'introduisent en averse d'or.

J'ignore si un nouveau Charles-Quint ramasserait encore le pinceau d'un autre Titien; je le crois néanmoins. Mais ce dont je suis sûr c'est qu'à cette heure le Titien, Raphaël, Michel Ange, Rembrandt, Velasquez, s'ils pouvaient renaître, échafaderaient plus surement les millions que les Rothschild et les Vanderbilt.

M. Leon y Escosura qui ne voyage point pour le seul plaisir du mouvement, mais qui, amoureux de l'imprévu, expert et passionné collectionneur, ne se relasche jamais dans son observation, a mis ici les instants à profit. Il n'aura fait en Louisiane qu'un séjour trop court pour ceux qui ont eu la bonne fortune de le connaître, et pourtant il s'en ira, à Paris, ses cartons bien garnis, enrichis de motifs pris sur le vif, et qui, traités par lui, donneront la représentation précise de certains types de la Louisiane que beaucoup ont prétendu portraiturer, par la plume, par le pinceau, sans même l'avoir vue.

Du reste, il faut l'admettre, il est des voyageurs charmants qui font parcourir d'inconsolables distances sans quitter le cabinet de travail; qui ont écrit de délicieuses impressions de voyage, où ils faisaient vraiment par se persuader à eux-mêmes que "tout est arrivé", comme on dit communément.

Demandez plutôt à l'auteur de *Quinze jours au Sinaï*, vous dirale-je, si Alexandre Dumas était encore là.

Oui, oui, je vous l'affirme: c'est de son appartement de la rue Richer, sans quitter son légendaire pantalon à pieds, qu'il a vu, entendu toutes les jolies et invraisemblables choses que vous savez, et qu'il a publiées, comme historiques, au sujet de son Sinaï de fantaisie.

—Au cours de sa période de formation, pour ainsi dire, je crois devoir m'abstenir de toute revue artistique de l'Exposition.

C'est pourquoi, l'autre jour, appelé par une fort courtoise invitation à assister à l'inauguration du Panorama de Sédan, qui touche aux Palais du World's Fair, je n'ai pas visité ceux-ci.

Cependant avant de les laisser pour entrer à côté, un mot encore. Un drapeau de la France déployé à l'une des galeries de Main Building s, paraît-il, été détaché, déchiré même. A quoi, à qui attribuer cette brutalité? Je l'ignore, mais je demeure convaincu qu'il n'y a en rien de vexie en cela.

A Dieu ne plaise que j'aille, à ce propos, adresser de plates flatteries à la France, pour laquelle je possède une affection profonde; mais je ne puis admettre un instant que la moindre intention d'outrage soit liée à l'enlèvement de ce drapeau. L'accident est dû certainement à quelque circonstance futile, un bavoir trop plein peut-être. Il me paraît qu'il serait au-dessous de la France et de ceux qui l'aiment au-dessus de nous d'y donner suite. Ce serait peine inutile, du reste.

Le hasard a voulu que l'on pût expliquer récemment le bris de porcelaines, mises en pièces pendant une nuit, au Main Building. Des moineaux avaient fait le dégât.

Ici les moineaux sont hors de cause. Mais j'imagine que l'origine du mal n'a pas plus de gravité.

Je ne puis, pour ma part, ajouter foi à l'intention prêtée au Consul Général de France de demander enquête à ce sujet. Le tact est trop fin chez le vicomte d'Abzac pour qu'il dévoie dans cet excès de patriotisme et de zèle. Il laissera de côté un détail absolument insignifiant qui ne mérite que dédain.

Je n'entrevois pas de différend international dans les plis de ce drapeau lacéré ou maculé, que sais-je" et le consul-général de France n'ambèrera pas le sien. Le "Embrassons-nous et que ça finisse" trouverait ici sa place, n'est-ce pas? La France ne compte parmi nous que des amis sincères, chauds; elle en a eu un témoignage récent dans la réception spontanée, cordiale, faite aux officiers de *Bouvet*, qui en ont été touchés et qui nous ont quittés, emportant autant de regrets qu'ils ont laissé de bons souvenirs.

—Je n'ai pas besoin, je suppose, d'exprimer mon très vif attachement à la France; ceux qui me font l'honneur de me lire depuis tant et tant d'années, hélas! que j'écris, n'en sauraient douter. Mais cet amour et cette admiration ne pourraient me mêler à des manifestations qui, voulant trop prouver, manqueraient, dépasseraient leur but et toucheraient de très près au ridicule.

Je ne sais donc pas de l'avis d'amis excellents qui me disent aimerait qu'ils n'iront pas voir le panorama de *La Bataille de Sédan*, parce qu'un Français ne peut que condamner la reproduction de cette journée, malheureuse comme résultat pour le drapeau de la France.

La chauvinisme, tant gouaillé, est, à mon sens, un sentiment honorable, très fécond surtout. Mais ceci, qu'on me permette de l'écrire, serait du chauvinisme mal compris, éperdu.

Et depuis quand donc, s'il vous plaît, la défaite est-elle humiliante à qui s'est défendu, à qui a lutté jusqu'à la dernière nécessité, tant qu'il y avait du sang à sacrifier, une espérance de victoire à maintenir? A ce compte, il faudrait à tout moment détourner les yeux des pages de l'histoire, se refuser à interroger le passé, à le connaître, à l'étudier.

Un de ses officiers de compagnie un jour avec le maréchal Soult au Palais de l'Escurial, lui dit en lui montrant une toile reproduisant une victoire des Espagnols sur les Français: Maréchal, que ne faites-vous enlever cette toile qui blesse les susceptibilités françaises?

A quoi bon, répondit Soult, à quoi bon? Je ne pourrais pas l'enlever de l'histoire.

La bataille de Sédan appartient à l'histoire; il faut bien que bronze et plume la racontent.

Mais, en vérité, la France peut regarder fièrement cette autre journée de septembre, journée de sang et de deuil.

Si elle y succomba, ce fut glorieusement, héroïquement, l'épée à la main, se défendant encore, se défendant toujours, alors qu'elle était percée de mille coups.

Le vainqueur lui-même a rendu hommage à la vaillance, enviée peut-être de cette superbe nation, s'enveloppant de son drapeau rouge de sang, prête à périr jusqu'au dernier, s'il le fallait, dans ce linceul sacré.

Non, le malheur et la défaite ont aussi leur prestige, leur sublimité. Le sueur de sang au Jardin des Oliviers, la Passion divinisent; le Calvaire a fécondé les semonces jetées par Jésus sur le sol de la Galilée; Napoléon ne fut jamais plus grand qu'à Waterloo; Ste Hélène est une apothéose.

La France a assez de gloire pour supporter le revers de Sedan. Bien mieux, tomber ainsi, c'est encore de la gloire. Il est des cassures d'où la lumière rayonne.

Même dans le sépulcre elle a l'étoile au front.

Que l'art reproduise donc ce douloureux drame de Sedan; le penseur, l'homme de cœur et les masses s'inclineront toujours là devant le drapeau tricolore, noir de poudre, troué de balles et se dressant fièrement encore dans l'air, tant que la résistance reste possible.

Que le génie de Victor Hugo, cet élu entre les élus, qui, vivant, a déjà pris possession de son immortalité, et apparaît dans ce rayonnement qui, pour les autres, n'éclate qu'au delà de la tombe, que le génie de Victor Hugo, dis-je, s'empare de cette terrible bataille de Sedan; il en ferait jaillir des strophes de gloire pour cette France qu'il a tant chantée, tant aimée.

Les valeurs de Sedan seront acclamées par la postérité qui juge et juge bien.

Pour ma part, je suis fier d'être Américain; à ce point que si je ne l'étais pas, je voudrais l'être. Mais j'avoue que le sentiment national, patriotique, ne serait nullement blessé en moi, si je me trouvais en présence d'un tableau redonnant vie à l'une de ces luttes où après de gigantesques efforts, nos armes durent céder à celles de la Grande-Bretagne. Il est des tempêtes, des fatalités, auxquelles le réalste pas même le courage surhumain.

Et maintenant j'arrive à l'appréciation artistique de l'œuvre de M. L. Braun.

Vous savez ce qu'est un panorama. Le spectateur est placé à un centre, à un *foyer*; autour de lui, de section en section, se déroulent circulairement l'horizon, le paysage, les zones diverses, toute la scène que l'artiste présend faire arriver à ses yeux.

C'est un tout, un ensemble, un drame qui, par le moyen de la peinture, se poursuit, se joue entier sous vos regards.

Eh bien, si j'en juge sainement, cette première condition, cette condition essentielle de l'œuvre panoramique manque à la toile de M. Braun. J'y cherche en vain le tout annoncé, il est absent; je ne découvre là que des épisodes.

Cela me produit l'impression d'un livre qui serait écrit en strides, ne se liant pas. Un motif ici, un motif là, des incidents nombreux, intéressants peut-être; mais de composition, mais de contexture et de drame se continuant, se développant, point.

Bataille, me dites-vous, soit. Mais où donc la double ligne ennemie qui se menace; où donc le souffle sinistre des régiments qui se fouillent, qui se mitraillent, qui se chargent? Où donc la mêlée sanglante; où ces gigantesques et impénétrables nappes de fumée — tempête qui semble monter de la terre au ciel—que forment la mousqueterie et la canonnade et qui se dressent ainsi qu'un voile de mort entre deux armées aux prises? Là-bas, à l'arrière-plan, on découvre, j'en conviens, une colonne qui retraite vers Sedan, mais cela est indécis, confus; cela se détache par trop vagement au-delà du premier plan. Par un renversement des règles de la composition, ce n'est pas à ce premier plan que se place l'intérêt; tel l'incident se subtilise au principal.

Quelques canons tonnent, Bazeilles flambe au loin, des morts jonchent les chemins, mais on n'en voit guère tomber, et du combat suprême, désespéré dans Bazeilles, rien, absolument rien. Il semble que le peintre ait abandonné son idée première, et se soit décidé, pour tourner la difficulté, à ne reproduire qu'un champ de bataille, muet, une fois l'action terminée.

Qui donc se bat ici? je n'aperçois qu'uniformes et types Allemands; les Français ne sont pas en scène. En revanche les Bavarois affluent, on en a mis partout, comme la mousade.

Prussiens, Bavarois, Saxons, Wurtembergeois!

On ne voit qu'eux, et on se demande s'ils ne seraient pas mieux à leur place, au loin, là où la lutte est indiquée sans qu'on la distingue. En un mot c'est la une bataille où l'on ne se bat point.

Demeures devant ce panorama pendant heures; examines le dans tous ses détails et rien ne vous y saisit, ne vous y impressionne. Aucun de ces visages rencontrés à chaque pas d'un champ de bataille et qui vous font prendre en plus grande horreur encore, ce meurtre immense, monstrueux, qu'on nomme la guerre. Aucun de ces épouvantements du carnage. Vous demeurez froid en présence de cette toile qui devrait causer l'effroi, l'émotion à son comble.

C'est de la guerre anodine. Vous vous attendiez à quelque chose de capiteux; on vous sert une bavarois.

Est-ce à dire qu'il n'y ait point de talent dans ce travail? Cela n'est pas dans ma pensée.

Promenez-vous à travers ce cercle d'épisodes, vous en rencontrerez qui attirent le regard, le fixent même.

Vous verrez des groupes dont la disposition, l'ordonnance sont bien entendues; des cavaliers bien lancés—bêtes et gens vivants, très vivants—des pans de ciel et de montagne réussis; des terrains surtout habilement fouillés, reproduisant avec exactitude la nature; des raccourcis ne manquant pas de hardiesse et d'un bon mouvement. Mais encore un coup, tout cela ne forme pas un ensemble lié; le duel de deux grandes armées n'y est pas posé; cette toile n'offre rien des terreurs qu'envoie à l'esprit le spectacle d'une aussi redoutable partie. Pas un mourant, pas un mort dont l'expression vous frappe, vous donne froid, vous cause même une émotion.

Quant au coloris, il manque de diversité. L'artiste se renferme dans une tonalité un peu monotone, monochrome. Et cependant là où jamais pouvait, devait éclater une symphonie de couleurs.

Telle est la première impression que m'a laissée cette *Bataille de Sedan*. Elle n'indique pas chez son auteur le génie de la composition; la puissance qui crée, qui idéalise, qui sait mener un grand ensemble et en faire naître des effets vigoureux, laissant une trace profonde dans la pensée, mais elle prouve qu'il y a en M. Braun une certaine connaissance du dessin, de la perspective. On remarque sur sa toile des lointains d'une portée considérable, bien nets, on l'œil plonge, et, ainsi que je l'ai écrit plus haut, des raccourcis habilement achevés.

A tout cela manquent la chaleur, la vie; on demeure impassible devant cette absence de drame, devant cette froide uniformité de tons.

—Madame Farsch-Madi, un nom que tout le monde reconnaîtra, malgré les deux lettres qui en ont été retranchées, sera ici le 26 janvier, avec la troupe d'opéra italien du Colonel Mapleson. Depuis qu'elle nous a quittés, c'est-à-dire depuis dix ans, l'excellente artiste a retrouvé à New York, à Paris, à Londres, à Bruxelles, le succès dont elle s'était fait une habitude à la Nile-Orléans, où elle débuta en 1873, d'une façon si brillante, on se le rappelle, au théâtre de l'Opéra, dans le redoutable rôle de Valentine des *Huguenots*. Les bonnes habitudes sont parfois de celles qu'on se plaît à conserver et au cours de ces dix années elle a donc gardé celle des triomphes.

Elle nous revient avec sa voix toujours jeune, toujours fraîche, dramatique et sympathique, avec un talent mûri par l'étude constante et la fréquentation des grandes scènes. Elle retrouvera ici ce public qui lui doit tant de soirées brillantes; ce public dont la pensée se reporte souvent vers une époque qu'il désire ardemment voir renaître: celle où nous avions une saison régulière de grand opéra et des troupes d'un ordre très élevé.

Une brochure que j'ai sous les yeux donne les noms de divers directeurs, MM. Mapleson, Gye, Abbey, Ruben, qui ont fait entendre la cantatrice éminente dans les villes principales des States-Unis. Un seul nom de directeur est omis—celui du signataire de cet article, qui, le premier, décida Mme Farsch-Madi à quitter la France et à chanter six mois, une saison d'alors à la Nouvelle-Orléans. *Sic vos non vobis.* Je répète l'oubli.

L. PLACIDE CANONGE.

THEATRE ST. CHARLES. — Le public fera connaissance ce soir avec la féérie *Sylvia and the seven Ravens*.

La mise en scène de cet ouvrage, fort intéressant par lui-même, dépasse tout ce qu'ont fait jusqu'ici les frères Kiralfy, dont on a vu cependant les prodigalités.

Tout est nouveau dans ces cinq actes: décors, costumes, accessoires, les danseuses Mlles Locatelli, de Rosa, Cammie, le danseur M. Conti y dansent de nombreux pas, et les divertissements pour les Coryphées et le corps de ballet sont à l'infini; on y verra aussi l'infinitable jongleur Japonais. Mme Coomans donne spécialement le splendide tableau du 4me acte: Le Paradis des Roses. Un gigantesque décor rehaussé de 250,000 roses naturelles, dit l'affiche.

Sylvia tiendra l'affiche toute la semaine.

ACADEMIE DE MUSIQUE—Début de la troupe de M. William Emmett, qui paîtra, ce soir, dans le bouffonerie en trois actes: *Our Irish Visitors*. Deux comiques, partout cités, MM. Thos E. Murray et Mark Murphy en joueront les rôles principaux: *Col. Gilhooley* et *Jerry McGinnis*.

GRAND OPERA HOUSE.—La troupe de M. Frank L. Goodwin commence ce soir son engagement. Elle débute dans le drame de Bartley Campbell: *The Galley Slave*. M. Frederic Bryton, dont la réputation est faite aux Etats-Unis, y jouera le rôle de Sidney Norcot, l'un de ses plus brillants.

Demain Mme Clara Morris dans *Miss Multon*. Mme Clara Morris est à la tête de son art aux Etats-Unis. On peut dire qu'on y a pour elle un véritable culte. Avec elle et son talent sympathique à l'immense majorité du public vont continuer les grandes recettes pour cet heureux théâtre. Nous nous ferons un devoir de suivre la célèbre artiste.

THEATRE FRANÇAIS.—Représentations à midi et le soir: *Dead to the World* avec M. Sid. C. France et toute la troupe.

Demain lundi, matinée et soirée. Même programme.

L'EXPOSITION.—L'Exposition sera ouverte aujourd'hui de 10 heures du matin à 10 heures du soir. Prix d'entrée 25 cents.

A deux heures, l'orchestre Mexicain, dont on connaît le superbe ensemble donnera au Music Hall un Concert où, sous l'habile direction de M. Payen, seront exécutées de la musique sacrée et de la musique classique.

De plus le professeur Widdows exécutera tout un charmant programme, sur les gigantesques cloches qu'il mène avec tant d'art.

Le jeu des cloches sera bien entre 10 et 11 heures du matin.

Le soir grande illumination à l'électricité.

CHARROS.—C'est aujourd'hui que les Charros ouvrent la série de leurs représentations. Ainsi que nous l'avons déjà dit, il en sera donné deux chaque dimanche, l'une à midi, l'autre à trois heures. Les autres jours de la semaine, le spectacle aura lieu à 3 heures.

Nous le répétons, cette troupe de M. Ramires ne compte que des cavaliers de première force; les exercices les plus audacieux sont exécutés et réussis par eux avec une sûreté, une aisance telles que le spectateur n'éprouve pas la moindre inquiétude. Montés sur d'admirables bêtes, ils les mènent en maîtres.

C'est plaisir de les voir lancer leurs chevaux au grand galop, et les arrêter subitement, les immobiliser, après leur avoir fait franchir quelques mètres seulement. C'est de l'obéissance passive qu'obtient aussitôt la main du cavalier, dont l'animal subit la domination.

Rien de plus élégant que leur façon de lancer le lasso, d'arrêter, de renverser chevaux et taureaux et de les dégager aussitôt de l'entrave.

Citons encore l'exercice final qui consiste à chevaucher sans selle, sans bride, un taureau dont les allures n'ont rien d'engageant.

Spectacle étrange, nouveau, qu'il faut voir. C'est aux Fair Grounds que se montrent les Charros.

Petit écriteau découvert à la devanture d'une boutique de bric-à-brac:

Fantouil-lit

Garni de crins

Pour malade bien nécessaire!

Sur le boulevard.

Un cocher d'omnibus à un cocher de maître:

—Dis donc, cocher d'opulents, serre un peu à droite, que je puisse passer.

—Avec plaisir, cocher d'indigents!

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Immédiatement après avoir franchi le seuil de l'entrée principale du *Main Building*, le public contemple volontiers la masse d'un énorme lingot d'argent, composé d'une table massive d'une épaisseur de 8 pouces et d'une surface de 20 pieds carrés environ. Au dessus est le groupe d'une petite montagne d'argent. Ce bloc précieux provient du district mexicain de Chihuahua et est estimé à 114,000 dollars. Il est inutile d'insister sur le caractère des propos que profèrent les curieux auprès de cette exhibition.

Dans la section française, nous nous permettrons d'émettre le vœu que la décoration provisoire dont on avait orné cette galerie soit promptement reconstituée. Nous savons de bonne source qu'une souscription relativement somme a été réunie par les soins du commissaire-général et des exposants française pour décorer dignement l'espace réservé à la France. Il est certain que le jour où toutes les installations seront entièrement achevées. En attendant ce moment, il est néanmoins désirable qu'on répare le dégât fait, il y a quelques jours, au grand drapeau tricolore, ainsi que le trophée de pavillons tricolores de droite, que des ouvriers électriciens ont maladroitement démoli avec leurs hautes échelles dans la journée d'hier. Nous désirons que ce souhait passe sous les yeux de qui de droit.

Sur l'estrade de MM. Bassetti et Xiques, qui occupe le centre de cette galerie, nous remarquons de belles améliorations: l'aménagement de deux hautes armoires ébène et or. L'une est destinée aux crus de Bourgogne, et décorée des armes de la ville de Beaune, champ d'argent avec une mer d'or, chargé d'une femme et d'un enfant d'or tenant des, grappes de raisin. On admire sur les étagères les tons inodes et diaphanes des Bourgogne blanc et mousseux, le grand "Clos de Vougeot", vignoble dont le propriétaire est M. Charles Bernard de Beaune. Les façons ont de belles nuances d'un clair verdâtre qui rappelle l'aspect des vins du Rhin. L'autre armoire bordelaise, dans le même style riche et sévère, est décorée d'oneillcorne d'or, blason de la coquette reine de la Gironde. On y voit s'étager les grands crûs du Médoc: le Château Léoville et le Pontet-Canet à Pauillac, l'un beau rose et l'autre, le Château Yquem aux tons riches et transparents, tous objets de convoitise pour les yeux des connaisseurs et des gourmets pour qui la réputation de la maison Rudelle de Bordeaux est loin d'être une légende ou un mythe dénué d'un sens palpable et précis.

Dans la partie de la galerie des machines qui se trouve en arrière de la section française, se trouvent les expositions de quelques manufactures de soieries de New Jersey, dont l'ABEILLE compte bien décrire les intéressants métiers au premier jour. On y fabrique sous les yeux du visiteur des foulards à son propre chiffre, la livraison suivant immédiatement la commande. Pour le moment, nous ne voulons parler que des rubans "souvenirs" qu'une de ces fabriques expose dans ses vitrines.

En premier lieu, le souvenir de l'Exposition de Paris en 1878, où une de ces maisons a été primée: "*La France à l'Amérique*" c'est-à-dire la Liberté de Bartholdi avec un trophée de drapeaux français et américains. Ensuite les "Souvenirs" de l'Exposition de la Nouvelle-Orléans aussi composées, et Cleveland, le portrait du futur président est remplacé par une branche de cotonnier portant des *grabots* en pleine éclosion, pour marquer l'idée-mère de notre Exposition. Un ruban noir qui fut décoré et destinée à commémorer simplement le centenaire du coton.

Ces modèles de rubans commémoratifs très ornés et très élégants ont été tissés d'après des aquarelles dues au talent d'un des amis de l'ABEILLE: M. Claude Bandois, correspondant artistique de l'*Illustration* de Paris. C'est faire personne-nous, un éloge aussi surprenant que succinct de leur bon goût et de leur habileté d'exécution.

Nous ne pouvons parler que très brièvement de la galerie du Mexique dont les vitrines se garnissent bien lentement, et encore d'articles qui ne paraissent pas jusqu'ici devoir donner un grand éclat à cette exposition si impatiemment attendue. Dans les armoires élégantes de la section de nos voisins d'outre-Rio-Grande, nous ne voyons encore que quelques pains de sucre, des sombreros de paille légère, quelques produits de chauvre manufacturés, des cérèales, du riz, quelques magnifiques minéraux. Nous cherchons en vain la note pittoresque de cette exhibition. Il est vrai qu'un vingtième des objets exposés est, à peine, en place aujourd'hui.

Le Brésil est représenté par une seule entrade sur laquelle sont disposées dans des bocaux 612 qualités de café. Le drapeau impérial vert à l'écusson de la famille de Bragance recouvre majestueusement de ses plis cette exposition très limitée.

Plus arrière se trouvent les deux pavillons du Guatemala dont un seul est actuellement installé. Dans le premier se trouvent des étoffes voyantes, aux couleurs orientales, dont le grain ferme est celui des rideaux simples de quelque habitation modeste. On nous affirme que des échantillons de tabac sont en route et que la classe peu aisée de la population moyenne. Au centre dans des caisses disposés en pyramide hexagonale se trouvent les diverses graines que produit l'agriculture guatémaliennes, depuis le fève noire jusqu'au haricot tachetés jaunes, en Espagne, faisant le régal des deux populaires héros de Cervantes.

—Dans le palais du gouvernement, nous n'avons rien à signaler, qu'un petit coin de belle exposition de Lait Nestlé. Nous ne comptons du reste en présenter le tableau complet que dans quelques jours. En parlant de l'exposition louisianaise de sériciculture, nous avons oublié de dire qu'un peu en avant des remarquables vitrines de M. J. Herbelin, la paroisse louisianaise de Boisnier a exposé, elle aussi, d'intéressants bocaux de cocons de soie de diverses couleurs, depuis la teinte jaune d'œuf jusqu'à la nuance d'un blanc grainé que nous avons déjà cité.

Dès aujourd'hui, cependant, nous voulons appeler l'attention publique sur les essais de viticulture déjà réalisés en Louisiane. Il y a sur une estrade de notre section régionale une belle exhibition de conserves de fruits, de liqueurs et de sirops de toutes sortes, depuis le sirop d'ananas jusqu'au *curaçao* local. Mais ce que nous voulons signaler tout d'abord ce sont quelques flacons d'un bel aspect clair et doré de "vin blanc d'Herbemont," puis trois autres fioles d'une belle teinte rosée, rappelant les petits vins français du Jura ou du canton suisse de Neufchatel, et provenant d'un cep louisianais qui porte le nom de *Concord Red Wine*. Cette production est l'œuvre d'un de nos plus habiles vignerons de Louisiane: M. John T. Munsch, de Live Oak Place, paroisse de Saint-Tammany. En nous en tenant au jugement que nous a fourni l'examen chimique de ces produits vinicoles, nous aimons à bien augurer des futures vendanges réservées aux courageux vignerons qui travaillent à enrichir notre État d'une culture nouvelle.

—Les *tickets* d'admission délivrés aux exposants et aux journalistes seront périmés le 15 courant. On affirme qu'ils seront remplacés après cette date par des cartes photographiques. Néanmoins l'administration compétente n'a encore publié aucun avis officiel à ce sujet. Il serait temps, croyons-nous, qu'on s'avisât, dès maintenant, de pourvoir à la lacune qui va bientôt se produire, et l'on négligeât assurer le renouvellement des billets d'admission des ayant-droits.

L'affluence des visiteurs a été peu considérable à l'Exposition, pendant ces derniers jours. Il faut attribuer ce fait d'abord à la baisse subite du thermomètre, puis à la gêne permanente des moyens de transport entre les palais et la ville. Nous prêchons presque dans le désert en appelant l'attention du public sur cette lacune persistante. Si comme on l'espère, aux premiers rayons de notre soleil printanier, les visiteurs du Nord et de l'Ouest descendent en foule à la Nouvelle-Orléans, on va se trouver de nouveau dans un embarras inextricable, surtout si on ne pourvoyant pas promptement à l'achèvement rapide de prompts moyens de communication. Toute notre population demande impatiemment l'ouverture de la ligne ferrée qui, partant de la rue du Canal, en face de la rue Baronne, reliera l'Exposition au cour de la cité en passant par l'avenue Hagan. Les espoirs qu'on nous a donnés à ce sujet paraissent moins positifs qu'auparavant. Nous réclamons avec la plus grande instance une assurance officielle.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 4 janvier 1885.—Température—Temps particulièrement couvert et pluies locales, vents du nord-est.

Nlle Orléans, Lna., 3 janv. 1885, 3:00 p m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Jacksonville.....	38	Louisville, Ky.....	36
Augusta, Geo.....	31	Memphis, Tenn...	27
Galveston, Tex.....	38	Mobile, Ala.....	32
Cairo, Ill.....	26	Montgomery, Ala.	36
Chattanooga, Tenn	28	Nashville, Tenn...	37
Cincinnati, O.....	27	New Orleans, La...	51
Davenport, Iowa...	24	Omaha, Neb.....	28
Dubuque, Iowa.....	25	Pittsburgh, Pa.....	29
Galveston, Texas...	50	Savannah, Geo.....	36
Indianola.....	49	Shreveport, La.....	40
Keokuk, Iowa.....	30	St. Louis, Mo.....	36
Key West, Fla.....	74	St. Paul, Minn.....	24
LaCrosse, Wis.....	27	Vicksburg, Miss...	47
Leavenworth, Kan	32	Yankton, D. T.....	11

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES.

(Inscrits au bureau de santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Alexander Joseph à Mlle Antoinette Edgerson.
Chas G Durel à Mlle Clotilde J Andry.
John Graham à Mlle Rose Johnson.
Redwood Fisher à Mlle Celeste Demurie.
Alexander Saltsaer à Mlle Henrietta Vivant.
James M Rich à Mlle Mary A Flanagan.
Bernardo Vitrano à Mme veuve Salvador Mellot.
Edmund M Reinhardt à Mlle Mary F Williams.
William Diggs à Mlle Victoria Thompson.
John Ordes à Mlle Georgiana Rowle.

Naissances.

Mme John Breazeaux, un garçon, 27 déc.
Mme Chas Bachstrom, un garçon, 13 déc.
Mme John H Bel, un garçon, 2 déc.
Mme Edmund Forrester Jr, une fille, 19 déc.
Mme William Kux Jr, une fille, 16 déc.
Mme John H Hammerling, un garçon, 24 déc.
Mme Adolph Gschauer, une fille, 4 déc.

Décès.

Marguerite Arrant, 5 ans, 221 Dauphine.
William Smith, 45 ans, 4 N Galvez.
Matilda Saunders, 70 ans, Esplanade et Bourbon.
Alfred de Bonneval, 4 mois, St Claude, près St Antoine 1
John O'Neal, 71 ans, 2331 Perdido.
Mme Salvatore Trolino, 22 ans, 50 Washington.
Henry G Roche, 9 ans, Union et Johnson.
Vincenzo Geanoco, 1 mois, Marigny et Royale.
Pierre François Xavier, 56 ans, 232 Chartres.
George M Shropshire 4 ans, 5 Deuxième.
Geo McCord, 17 ans, 48 Bacanne.
Henry Gross, 3 ans, 1 Bourgogne et Ursulines.
Carrie M Terrebone, 8 ans, 501 Fulton.
Philemon Angully, 35 ans, 238 Chartres.
Mme Auguste Verner Jr, 34 ans, 358 Dumaine.
Carrie Bryant, 20 ans, Lyon et Water
Mme Anna A Terlage, 68 ans, 196 St Charles
H H Stevens, 50 ans, Soldiers' Home.
Mlle Henrietta A Blanc, — ans, Frytania et Tonnelebore.
James J Monaenan, 41 ans, Hôtel Dieu.
Augusta Thornton, 16 mois, Southern Hotel.
Walter L Schaick, 2 ans, 453 N Rampart.
David Johnson, 19 ans, Mire et Banks.

Voyageurs arrivés.

HOTEL DENECHAUD.

W P Baughman, Mlle M H Baughman, Washington N C; Herman Seley, Mississippi; Bimes Miss Emchartet et Emily Farre, Pensylvanie; Mme Dle Rice, Richmond, Ky; Mme E B Dennis, Caroline Madison, Lne; J F Tilles, Chicago; Gustave Maslon, St Louis; James O Cole et femme, M Otarp, Geo Otyson, Edwin Barnett, New York; Laurence Cole, Austin, Texas; Jas H Pearson, R S Vasse, Jas Alexander, Emile Lenhman, J S Shiter, Vicksburg.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations:

D. B Fox à F. R. Fox: 1. un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Marigny, Champs-Elysées, Dauphine et Royale; 2. un terrain et bâtisses située rue Verret, entre Segain et Bouny, $300

Transports inscrits: 1. Charles Tanghi, un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Bourgogne, Bagatelle, Dauphine et Kerlerec.....$1400

Albert Marigny à Mme Joséphine Déjan, un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Liberté, Lapeyrouse, Johnson et Galves.....$400

Nicholas Dahinden à George Kuckuck, un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Tchoupitoulas, Hotième, Fulton et Nouvième.....$2,585

Mme Caledonia Newman à Mary Ann Levi, un sixième dans 1. un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Perdido, Poydras, Carondelet et Quitman; 2. un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Union, Carrondelet, Perdido et Bienne; 3. un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Troisième, Seconde, Baronne et Carondelet; 4. un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues St-André, Ste-Marie, Laurel et Annonciation; 5. un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Camp, Magazine, Philippe et Première; 6. un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Magazine, Philippe, Constance et Première, ainsi que plusieurs portions de terre situées dans les paroisses Ste Hélène, Caldwall, Catahoula et Feliciana.....$500

Thomas L. Preston et al. à Gottlieb Berbeck, une portion de terre et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Mary, Quatrième, Monroe et Levée.....$600

Ferdinand Laroe à Félix H. Larue, trois terrains et bâtisses située encoignure Victoire et Mandeville.....$5000

Succession John Harney à Mary Harney, un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Adèle, Joséphine, Ronseaux et St-Thomas.....$2000

Albert D'Aquin à Mlle Léda St-Hubert, un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Robertson, Villeré, Dumaine et St-Philippe.....$1750

François Doriocourt à Mme J